

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
XII : Le roi des viscères de la terre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 51-53

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

XII

Le roi des viscères de la terre

Vendredi, 29 mai.

L'idée de devenir le roi d'une île déserte ou de quelque pays mystérieux m'a toujours tenté. C'est vraiment de la malchance que d'être né dans une région civilisée, où il n'y a pas même un mètre de terrain disponible pour les gosses qui ont envie de gouverner ! Il y a bien un ou deux îlots sur le fleuve, mais il suffit que les eaux montent un peu pour que votre royaume tombe à l'eau en dix minutes ; et, si on ne se noie pas, on est, pour le moins, dépossédé.

Samedi, 30 mai.

Mon oncle Amilcar, qui a lu les « Mystères de Paris », m'a raconté que sous les villes, il existe des installations d'égouts assez grandes pour s'y perdre. Il faut que j'organise tout de suite une expédition dans les sous-sols, afin de constater s'il y a aussi, sous notre cité, cette sorte de ville souterraine. Si elle existe, ce sera un endroit épatant pour régner sans être dérangé par personne.

Dimanche, 31 mai.

Ce matin, en compagnie de Bicchi et de Righetti, que j'ai nommés respectivement Petit Chambellan et Grand Chambellan selon leur stature, nous avons commencé les recherches. Après nous être promenés inutilement jusqu'à dix heures, nous avons découvert, dans le lit du torrent St-François, juste sous le pont de la rue Sacchi, une ouverture : c'est précisément le débouché d'un égout. Elle était fermée par une grille de fer et il y avait devant un petit lac assez profond.

Tous trois, nous avons enlevé nos souliers et nous sommes entrés dans l'eau jusqu'aux genoux. La grille était seulement poussée. Ainsi, en tenant la tête baissée pour ne pas la heurter à la voûte, nous pouvions entrer. Quoique nous n'avions pas de bougie, nous nous sommes introduits assez loin, puis, effrayés par l'obscurité et par d'immenses rats, mes Chambellans ont voulu revenir sur leurs pas.

Lundi, 1er juin.

Immédiatement après l'école nous y sommes retournés, armés d'un gros cadenas et d'un bout de chaîne. J'ai fermé soigneusement la grille et j'y ai apposé, bien en vue, une affiche ainsi composée :

AU NOM DU ROI PIPPO
L'ENTREE EST INTERDITE

Mardi, 2 juin.

En classe, ce matin, le Maître s'est aperçu que j'étais distrait et m'a surpris pendant que j'écrivais sur une feuille un décret qui commençait comme ceci : « Nous, Pippo Lablague, Roi des Viscères de la Terre, avons décrété, comme nous décrétons... »

L'instituteur a pris la feuille et l'a fait voir à tout le monde. Un grand éclat de rire s'est élevé, et j'ai attrapé un mauvais point. On peut excuser le Maître, car il ne sait pas qu'il s'agit d'une chose sérieuse, mais mes camarades, non, et ils auront affaire à moi quand je serai sur le trône.

Mercredi, 3 juin.

Demain aura lieu la grande expédition. Outre Bicchi et Righetti, ma suite comprendra encore Gibelli, celui qui m'a fait porter ce poisson d'avril, l'année dernière. Je lui ai pardonné, pour le mettre de mon côté.

Jeudi, 4 juin.

A peine arrivés sous le pont, nous avons ôté nos chaussures, et, le lac traversé, j'ai ouvert le cadenas et allumé la chandelle. Au moment d'entrer, Righetti a déclaré : « C'est préférable que l'un de nous reste ici pour surveiller les souliers. Si, en tant que roi, tu n'y vois pas d'inconvénient, je resterai. »

Dix pas plus loin, Gibelli a dit : « C'est préférable que quelqu'un demeure en arrière pour garder l'entrée. Si, en tant que roi, tu y vois un inconvénient, je reste tout de même. » A vrai dire, j'avais une folle envie de m'arrêter, moi aussi, et d'envoyer Bicchi en avant ; mais, comme roi, je ne pouvais pas me retirer à ce moment-là.

Au bout de dix minutes, le tunnel se divisait en deux branches ; nous passâmes à droite. On marcha longtemps, plongeant parfois nos pieds dans une flaque ou heurtant nos têtes contre la voûte qui devenait toujours plus basse. A droite et à gauche, de nouvelles galeries s'ouvraient.

Pendant que nous hésitions sur la direction à prendre, un tuyau qui arrivait juste sur la tête de Bicchi l'arrosa d'une ondée d'eau sale et éteignit la bougie. Je tire les allumettes de ma poche et j'allais rallumer lorsqu'une seconde giclée emporta ma boîte.

A la vue de toute cette obscurité, une immense peur s'empara de nous, mais nous n'en parlâmes pas, de crainte de nous impressionner davantage. A tâtons, nous commençâmes à revenir sur nos pas, mais ce n'était guère facile. De temps en temps, nous appelions au secours, mais personne ne répondait. Après une demi-heure de recherches, nous comprîmes que nous avions perdu notre chemin, et nous nous mîmes à pleurer. Mais voici que (est-ce vrai,

n'est-ce pas vrai ?), il me semble apercevoir, très loin, une vague clarté. Nous courons à quatre pattes dans cette direction, parce que la voûte est très basse, et finalement, nous nous trouvons dans une espèce de petite chambre où par un petit trou rond, filtrait la lumière du jour.

Tout à coup, nous entendons un puissant ronflement qui s'approche, passe sur nos têtes en faisant trembler le plafond et s'éloigne. « J'ai compris, dit Bicchi, nous sommes arrivés sous une sortie d'égout. » Et il m'expliqua que nous étions sous une route carrossable et que le bruit était celui d'une auto qui passait. A cheval sur mes épaules, Bicchi réussit à soulever la grosse pierre ronde qui fermait l'orifice et à sortir sa tête. Nous étions sauvés !

Nous avons débouché juste devant le Café des Miroirs ; à une petite table, oncle Amilcar prenait son apéritif. Il fut le premier à nous voir, car le mouvement de la pierre et l'apparition de Bicchi l'avaient vivement intéressé.

Les gens sont accourus et m'ont aidé à sortir. J'étais arrangé de telle façon que même mon oncle ne me reconnut pas ; je dus lui dire deux fois qui j'étais avant qu'il le comprenne.

Vendredi, 5 juin.

Grâce aux bains, aux soins, aux larmes, aux commentaires et aux gronderies, je n'ai pas eu le temps de tout écrire hier. Sachez que, lorsque l'oncle m'a ramené à la maison, il n'y avait personne, parce que mes parents, avertis par Gibelli et Righetti, s'étaient précipités sous le pont pour faire des recherches dans les galeries des égouts. Mon oncle a dû les envoyer chercher, et ils sont arrivés une heure après, aussi sales que moi. Cela a fini par une scène des plus émouvantes, et j'ai dû promettre d'être sage et de ne plus occasionner de pareilles frayeurs.

Samedi, 6 juin.

Bicchi m'a dit que ses parents lui ont interdit de me fréquenter, parce que je suis un vaurien. Ils ont tort. Je suis peut-être un peu vif, mais je ne suis pas méchant, et, quand je commets une erreur, je la reconnais tout de suite. Ils agissent comme ça, parce que mon entreprise n'a pas réussi ! Si j'étais vraiment devenu roi, Dieu sait comment ils se seraient léché les babines en pensant que leur fils était Chambellan.

Antonio RUBINO
(trad. J. C.)